

Confessions d'un mythophage

Nous serons des dieux de Hervé Fischer. VLB Éditeur,
« Gestations », 281 p.

Gilles Dupuis

Number 209, July–August 2006

Actualité du mythe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17612ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupuis, G. (2006). Confessions d'un mythophage / *Nous serons des dieux* de Hervé Fischer. VLB Éditeur, « Gestations », 281 p. *Spirale*, (209), 16–17.

CONFESSIONS D'UN MYTHOPHAGE

NOUS SERONS DES DIEUX de Hervé Fischer
VLB Éditeur, « Gestations », 281 p.

DIFFICILE, dans un numéro de *Spirale* consacré aux nouvelles mythologies, de passer sous silence le dernier ouvrage de l'artiste philosophe Hervé Fischer, *Nous serons des dieux* (2006); encore plus difficile de rendre justice au livre sans paraître toutefois injuste envers son auteur. C'est pourtant à ce dilemme que je me sens acculé après avoir accepté (en parfait inconscient ou en ignorance de cause?) de rendre compte du dernier-né de l'auteur de *Mythanalyse du futur* (2000), *Le choc du numérique* (2001), *CyberProméthée* (2003) et *La planète hyper* (2004). Or, comme l'auteur lui-même n'hésite pas à se mettre en scène dans son dernier livre et à distribuer le blâme, proféré avec ce qui peut parfois sembler une mauvaise foi mal dissimulée à l'endroit de ce qu'il pourfend, je me sens en quelque sorte cautionné par sa propre démarche pour lui rendre, à l'occasion, la monnaie de sa pièce. Si j'étais Dieu — le dieu monothéiste que fustige justement Fischer —, je pourrais être juste et bon tout à la fois; étant, hélas, un simple mortel (pas même démiurge, voire trop humain), je crains d'être injuste en voulant être bon ou alors trop dur en m'efforçant d'être juste. J'ai choisi mon camp de lecture, espérons maintenant que je ne serai pas trop bête...

Divisé en trois grandes parties, l'ouvrage épouse le schéma dialectique thèse-antithèse-synthèse, où l'ordre de présentation des arguments serait en quelque sorte bousculé de l'intérieur. Si la première partie résume bien la thèse qu'entend critiquer Fischer, à savoir que la civilisation occidentale est gouvernée par les principes de souffrance et de puissance incarnés dans les figures mythiques de Prométhée et de Satan, par un renversement de perspectives opéré dès le début de la démonstration cette même thèse apparaît comme l'antithèse que le nihilisme contemporain aurait opposée historiquement à la thèse de l'humanisme. En prônant un retour salutaire à la nature dans la deuxième partie de son livre comme antidote au mal culturel, Fischer nous ramène à cette même thèse, plus précisément à l'hypothèse rousseauiste du bonheur de l'homme naturel. L'humanitarisme, plus que l'humanisme, est alors perçu comme remède au nihilisme, annonçant par le fait même une « nouvelle alliance » entre nature et culture. Enfin, la troisième partie, où se poursuit le mouvement de synthèse amorcé dans les précédents chapitres, ne propose rien de moins qu'une « réforme de la civilisation » en profon-
deur devant déboucher sur une forme accrue

d'humanisme, appelée pour cette raison l'hyperhumanisme, laquelle serait dans l'esprit optimiste de l'auteur la réponse la plus sensée et souhaitable que l'on puisse apporter au posthumanisme, au postmodernisme et à toutes les variantes du nihilisme que l'attitude « post » et ses dérivés ont engendrés. Autant le dire tout de suite : beaucoup de contradictions à l'horizon!

L'esprit de contradiction

La première contradiction à laquelle nous sommes confrontés à la lecture de ce livre est celle-là même que critique l'auteur comme fondement mythique de la civilisation occidentale. Contrairement à ce qu'avancait Nietzsche, l'Occident serait moins gouverné par Apollon et Dionysos, « la raison mesurée et l'ivresse créative », que par deux autres dieux tutélaires, Prométhée et Satan : soit « l'instinct de puissance » et le culte morbide de la souffrance. L'un trouve sa source dans le mythe grec (déjà analysé dans *CyberProméthée*), l'autre dans le récit biblique qui fait l'objet de la nouvelle « mythanalyse » entreprise par Fischer. Rappelons au passage le sens de ce terme qui qualifie la méthode analytique dont l'auteur se prétend l'inventeur (sans reconnaître ce qu'elle doit aux *Mythologies* de Barthes), méthode qui se situerait quelque part entre la socio-critique et la psychanalyse : « démasquer et se délivrer des mythologies contemporaines », « questionner et démystifier les structures et les valeurs des idéologies dominantes » (*Mythanalyse du futur*, <www.hervefischer.net>). Le mythe auquel s'attaque maintenant l'auteur est celui du « dolorisme divin et humain », déjà en germe dans le récit biblique de la Genèse, mais qui trouve dans le christianisme, avec l'épisode de la Passion du Christ, sa version la plus achevée.

À partir de ce constat, Fischer entreprend un réquisitoire en règle contre toutes les religions monothéistes, responsables, à son avis, des pires aberrations de l'histoire : « Les dieux monothéistes sont des erreurs de civilisation, des divagations tragiques qui n'ont jamais cessé depuis de nous empoisonner l'esprit. » « Les monothéismes constituent l'une des pires catastrophes idéologiques de l'histoire humaine. » Si l'on peut effectivement reprocher aux trois grandes religions monothéistes leurs excès historiques, encore faut-il distinguer entre les tendances fanatiques qui les animent périodiquement — disons, pour faire vite, le zé-

lisme, le fondamentalisme, l'intégrisme — et les courants civilisateurs somme toute plus durables qu'elles ont suscités au cours des siècles. Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'art de la nuance n'est pas le point fort de la mythanalyse (à ce sujet, l'auteur aurait certainement intérêt à relire Barthes). Il ne serait pas inutile d'ailleurs de passer la mythanalyse au crible de la psychanalyse, Fischer ne se privant pas de critiquer Freud sans prendre garde à ce qui, malgré lui, donne raison à l'analyste de l'inconscient. Par exemple, dans un souci évident d'être équitable, le mythanalyste s'en prend consciencieusement aux trois monothéismes, mais il est clair qu'il a surtout une religion en tête : celle qui nous fait assister « à un sinistre retour en force de la crédulité, de l'intégrisme et du terrorisme qui lui est lié ». Et si cet indice n'était pas suffisant pour identifier sa tête de Turc privilégiée, un lapsus calami commis au moment de comparer l'hindouisme aux trois religions monothéistes en dit plus long sur ses partis pris inavouables : « Pour autant, l'hindouisme n'exige pas moins la soumission et la dévotion envers ses dieux que l'islam [sic], le christianisme et l'islam. Nous ne voyons donc dans ces alternatives aucune échappatoire bien tentante aux pathologies monothéistes. » Comme par magie, le judaïsme, incriminé plus tôt avec les deux autres confessions religieuses, échappe tout à coup aux « pathologies monothéistes »...

Après les trois grandes religions, Fischer tourne son attention du côté des événements politiques et culturels ainsi que des mouvements artistiques et philosophiques du monde contemporain qu'il met au même plan ou plutôt dans le même sac. L'impérialisme américain et européen, le fascisme et le communisme, l'intégrisme et le terrorisme islamistes, le postmodernisme, la déconstruction et la psychanalyse, la « société de l'écran » et du numérique, la mondialisation et les avant-gardes artistiques sont tous perçus comme des variations sur le thème obsédant du nihilisme et, à ce titre, dénoncés comme des « erreurs de civilisation » ou des exercices de « scolastique stérile ». Face à ce péril dans la demeure occidentale et, par extension, planétaire, les mots d'ordre fusent, aussi puérils que prévisibles : « Il faut en finir tout à la fois avec l'archaïsme de ces chimères persistantes et l'impasse de la postmodernité », « avec le misérabilisme religieux et psychanalytique », si nous ne voulons pas régresser « dans un nouvel obscurantisme »; combattre la

Du surhomme à l'hyperhumanisme

« Au surhumain nietzschéen, solitaire, arrogant, animé d'une volonté de puissance, qui se sent libre de toute morale sociale, et qui prête inévitablement à une récupération fasciste, nous opposons donc tout son contraire : l'hyperhumain. Et par ce mot, nous entendons un humanisme augmenté et fondé sur les liens de solidarité éthique entre les hommes. » À la lecture de *Nous serons des dieux*, on ne voit pas très bien en quoi l'hyperhumain de Fischer se distingue du surhomme de Nietzsche, encore moins comment il constitue son contraire; surtout, on peut exprimer de sérieuses réserves quant à la capacité de l'hyperhumanisme d'échapper à la récupération sinon fasciste, du moins impérialiste. Sur ce chapitre, les solutions plus concrètes que propose l'auteur pour accéder au stade hyperhumain de l'évolution peuvent nous laisser songeurs : « Grâce à l'internet, qui est un média nouveau, flexible, à la fois individuel et collectif, et extrêmement pénétrant, il devient de plus en plus facile de dévoiler aux yeux de tous les crimes contre l'humanité, les corruptions, et les abus qui défient la morale planétaire, et ainsi de les limiter. » D'accord, mais c'est vite oublier l'autre visage de l'interface : à savoir qu'il devient encore plus facile de flouer et de bernier les internautes, d'envahir leur vie privée, d'exploiter les femmes et les enfants grâce à la pornographie virtuelle et d'accélérer la circulation de la désinformation, partant de dissimuler la vérité. Voilà un cas où la solution non seulement fait partie du problème mais contribue à le faire proliférer. L'autre solution envisagée par Fischer nous fait frémir : « Nous devons armer la non-violence, la solidarité et la justice. [...] Le temps n'est plus à l'angélisme. [...] C'est seulement puissamment armée par tous que l'ONU pourra devenir une agora politique sérieuse, où les différends seront réglés démocratiquement et raisonnablement. [...] Les Nations unies armées seront la clé de la paix mondiale et du progrès démocratique planétaire auxquels nous aspirons. » Si « la psyché humaine [n'a pas] beaucoup progressé depuis l'homme de Cro-Magnon jusqu'à George W. Bush », qu'est-ce qui nous garantit que les Nations unies armées auront davantage évolué dans un proche avenir? Dans un autre sens, plus grave, la solution radicale proposée par Fischer épouse de très près le programme endossé par l'administration Bush, qui prétend régler par les armes, face à l'inefficacité de l'ONU, l'avenir « démocratique » du Moyen-Orient et instaurer la paix mondiale.

Plus encore que le surhomme abstrait de Nietzsche, l'hyperhumanisme concret de Fischer s'expose aux pires dérives. Tout compte fait, je préfère aux solutions optimistes de cet « agitateur interactif » (*Le Monde*, édition du 29 juillet 1996), qui se livre ici plutôt comme un vulgarisateur agité, le « pessimisme » de Freud, le « soupir de décadence » du postmodernisme, voire « le désespoir des penseurs de la déconstruction ».

Gilles Dupuis

« pulsion de mort qui s'est insinuée dans la tradition littéraire, philosophique et artistique occidentale »; « tourner la page du péché originel, de la morbidité judéo-chrétienne et de la postmodernité »; etc. On reconnaît là le geste impatient de la table rase qui sporadiquement, à l'instar des mouvements que dénonce l'auteur lui-même, veut tout balayer du revers de la main et instaurer un ordre nouveau, généralement jugé plus sain. C'est le cas de Fischer qui se propose d'assainir notre civilisation malsaine : « Pour hâter notre convalescence et retrouver une santé civilisationnelle. » Cette tendance, inquiétante chez un auteur qui se veut humaniste, voire humanitaire, sera exacerbée au moment d'envisager les « solutions » pour contrer le mal de la postmodernité. Elle trouve néanmoins une explication, si ce n'est un alibi, dans l'histoire personnelle de l'auteur qui retrace parallèlement dans ce livre sa « biographie intellectuelle ». Né « sous l'occupation nazie à Paris », élevé dans un climat d'inquiétude et de souffrance, tenté par le suicide, il renonce à « concourir à l'agrégation de philosophie » après avoir quitté « l'École normale supérieure, soumise à cette époque aux scolastiques d'Althusser et de Derrida », démissionne de la Sorbonne puis s'exile au Québec, où il refait sa vie et recommence sa carrière en se convertissant au cyberspace. Comme il arrive souvent chez les critiques philosophes, ce qui est combattu finit par constituer la raison d'être du penseur. Et c'est peut-être ce qui nous touche le plus, au fond, chez cet auteur intempestif : son corps à corps perpétuel avec ses propres démons, avec ses contradictions intimes, comme il le confesse dans ces pages autobiographiques où il se révèle enfin (presque) de bonne foi.

Une nouvelle alliance

La deuxième partie du livre se veut une ébauche de solution à la crise civilisationnelle que Fischer perçoit comme inhérente à la culture contemporaine, mondialisée sur le modèle occidental. Il y prône un « éveil de la conscience » à « l'ordre cosmique » et à « la beauté sidérante de l'univers », accompagné d'un retour romantique à la nature, « mais sans les souffrances de l'âme, de l'amour, de la nuit et de la solitude qu'ont chantées les poètes ». Autrement dit, sans le romantisme européen! Bref, c'est Rousseau revu et corrigé par Reich, la célébration de « l'énergie sexuelle de l'orgasme » devant remplacer le culte du moi souffrant pour établir cette « nouvelle alliance » rêvée entre nature et culture (de même, Hegel doit être revu et corrigé par Spinoza, Freud par Jung, et Nietzsche... par Fischer lui-même). Une telle prise de position, si elle n'est pas inintéressante en soi ni même anachronique d'un point de vue environnemental et altermondialiste, donne lieu à des confessions naïves, dont certaines loufoques : « La nature est mon église »; « Oublions le péché originel, l'enfer et les pathologies de l'inconscient pour nous réconcilier avec la nature »; « Je préfère Tarzan au surhomme nietz-

schéen! » Plus sérieusement, en opposant la culture du livre au culte de la nature, Fischer ne peut s'empêcher de reconduire un stéréotype difficile à déraciner au sujet de la distinction séculaire entre la France et le Québec. Après avoir cherché en vain, à Paris, une solution au dilemme civilisationnel dans son « univers livresque », où il n'a trouvé « que d'autres théories critiques et d'autres déconstructions plus intelligentes et encore plus désespérantes », l'auteur avoue avoir découvert au Québec la réponse à ses questions existentielles : « C'est seulement au contact des lacs et des immenses forêts du Québec, dans la puissance de ses hivers et le surgissement de ses étés [je souligne], que j'ai finalement retrouvé cette unité perdue avec la nature, et cette conscience primitive de l'existence où je puise enfin aujourd'hui le désir et le sens de ma vie. » On ne peut que se réjouir avec lui qu'il ait trouvé un sens à sa vie au Québec et retrouvé le goût de vivre au diapason vibrant des poètes du pays, mais ne peut-on pas, même ici, préférer les lectures « plus intelligentes », aussi désespérantes soient-elles, à la « conscience primitive »? Voilà un mythe bien européen qui semble vouloir résister à la mythanalyse la plus perspicace...

L'autre solution au problème de la civilisation, selon Hervé Fischer, consiste à opposer au nihilisme, sous toutes ses formes, une éthique plus exigeante de l'humanité basée sur les valeurs humanitaires : « L'humanitarisme nous appelle à décider entre ce qui nie l'homme et ce qui le respecte en chacun de nous et dans notre rapport aux autres. C'est au vu de l'humanité niée, bafouée, que les hommes découvrent des valeurs et un engagement désintéressé mais actif en faveur d'une éthique plus évoluée. » Si l'on peut reprocher à l'auteur son recours à la rhétorique humaniste traditionnelle pour parler d'une nouvelle forme d'humanisme, en revanche on ne peut qu'être d'accord avec lui dans sa condamnation sans appel à laquelle aboutit son analyse des excès de la mondialisation : « Le dénuement et la souffrance de tant d'êtres humains sont un scandale absolu, un crime collectif contre l'humanité. » Comme il le dit dans une formule bien tournée ayant valeur de maxime : « La Déclaration universelle des droits de l'homme n'a pas besoin d'être réécrite chaque année. Elle a besoin d'être respectée chaque jour. » L'indignation de Fischer est bien réelle, fondée et partagée par plusieurs penseurs actuels; elle n'en demeure pas moins aussi impuissante que « la scolastique stérile » qu'il dénonce face aux problèmes à régler. On aimerait le croire, mais on ne peut malheureusement pas partager son optimisme triomphant quand il conclut avec certitude : « Paradoxalement, c'est le refus de l'inhumanité qui fonde la foi en l'homme. Après les horreurs du xx^e siècle, nous ne pouvons plus être communistes. Mais nous pouvons être hyperhumanistes; construire des liens de solidarité et développer des valeurs de responsabilité : il n'y a là aucun risque de se tromper, aucun effet pervers possible, et cela changera aussitôt le monde. »